

Kukum

MICHEL JEAN



— LAURÉAT —

**PRIX LITTÉRAIRE
FRANCE-QUÉBEC 2020**

Kukun

DU MÊME AUTEUR

Tsunamis, Éditions Libre Expression, 2017

«Où es-tu?»», dans *Amun* (dir.), collectif, Éditions Stanké, 2016

«Noir», dans *Comme chiens et chats*, collectif, Éditions Stanké, 2016

La Belle Mélancolie, Libre Expression, 2015

«London Calling», dans *Pourquoi cours-tu comme ça ?*, collectif, Éditions Stanké, 2014

Le vent en parle encore, Éditions Libre Expression, 2013

Elle et nous, Éditions Libre Expression, 2012

Une vie à aimer, Éditions Libre Expression, 2010

Un monde mort comme la lune, Éditions Libre Expression, 2009

Envoyé spécial, Éditions Stanké, 2008

MICHEL JEAN

Kukum

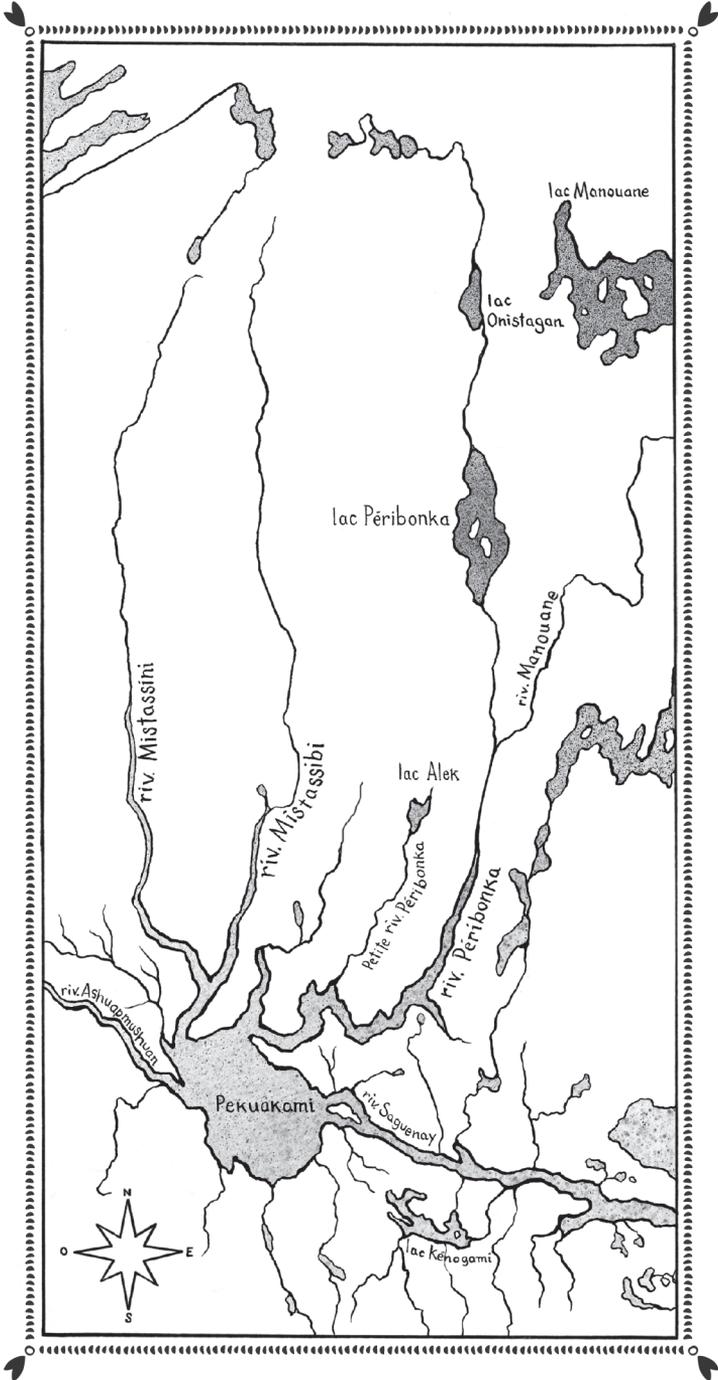
 Libre
Expression

À la mémoire de France Robertson.

*Apu nanitam ntshissentitaman anite uetuteian
muku peuamuiani nuitamakun
e innuian kie eka nita tshe nakatikuian.*

«Je ne me souviens pas toujours d'où je viens
dans mon sommeil, mes rêves me rappellent qui je suis
jamais mes origines ne me quitteront. »

JOSÉPHINE BACON
*Tshissinuatshitakana
Bâtons à message*



NISHK

Une mer au milieu des arbres. De l'eau à perte de vue, grise ou bleue selon les humeurs du ciel, traversée de courants glacés. Ce lac est à la fois beau et effrayant. Démesuré. Et la vie y est aussi fragile qu'ardente.

Le soleil monte dans la brume du matin, mais le sable reste encore imprégné de la fraîcheur de la nuit. Depuis combien de temps suis-je assise face à Pekuakami ?

Mille taches sombres dansent entre les vagues et cancanent avec insolence. La forêt est un univers de dissimulation et de silences. Proies et prédateurs y rivalisent d'habileté pour se fondre dans le décor. Pourtant, le vent porte le vacarme des oiseaux migrants bien avant qu'ils se montrent dans le ciel, et rien ne semble pouvoir contenir leurs jacassements.

Ces outardes apparaissent au début de mes souvenirs avec Thomas. Nous étions partis depuis trois jours, ramant vers le nord-est sans nous éloigner de la sécurité des berges. À droite, l'eau. À gauche, une ligne de sable et des rochers se dressant devant la

forêt. J'évoluais entre deux mondes, plongée dans une griserie que je n'avais jamais éprouvée.

Quand le soleil déclinait, nous accostions dans une baie abritée du vent. Thomas montait le campement. Je l'aidais du mieux que je le pouvais en le mitraillant de questions, mais lui se contentait de sourire. Avec le temps, j'ai compris que pour apprendre, il fallait regarder et écouter. Rien ne servait de demander.

Ce soir-là, il s'est assis sur les talons et a placé l'oiseau qu'il venait d'abattre sur ses genoux, une bête bien grasse dont il a entrepris d'arracher les plumes en s'attaquant d'abord aux plus grosses. C'est un travail qui exige de la minutie, car si on se dépêche, le bout se casse et reste planté dans la chair. Prendre le temps. C'est souvent comme ça dans le bois.

Une fois l'animal débarrassé de son plumage, il l'a passé dans le feu pour brûler le duvet. Ensuite, avec la lame de son couteau il a gratté la peau, sans l'abîmer, elle et son précieux gras. Puis il a suspendu l'outarde au-dessus des flammes pour la faire cuire.

J'ai préparé du thé et nous avons mangé sur le sable face au lac noir sous un ciel étoilé. Je n'avais aucune idée de ce qui nous attendait. Mais, à ce moment précis, j'ai eu la conviction que tout irait bien, que j'avais eu raison de me fier à mon instinct.

Il parlait à peine le français et moi, pas encore l'innu-aimun. Mais ce soir-là, sur la plage, enveloppée des arômes de viande grillée, du haut de mes quinze ans, pour la première fois de mon existence je me sentais à ma place.

J'ignore comment l'histoire de notre peuple se terminera. Mais pour moi, elle commence par ce repas, entre la forêt et le lac.



L'Envol. Sérigraphie, Thomas Siméon.

ORPHELINE

J'ai grandi dans un monde immobile où les quatre saisons décidaient de l'ordre des choses. Un univers de lenteur où le salut dépendait d'un bout de terre qu'il fallait travailler et retravailler sans cesse.

Mes plus anciens souvenirs remontent à la cabane où nous vivions, guère plus qu'une modeste maison de colons en bois, carrée, avec un toit à deux versants et une seule fenêtre sur sa façade. Devant, un chemin de sable. Derrière, un champ arraché à la force des bras à la forêt.

C'est un terroir rocailleux et pourtant les hommes le traitent comme un trésor, le retournent, l'engraissent, l'épierrent. Et lui ne rend en retour que des légumes fades, un peu de blé et du foin pour nourrir les vaches, qui donnent le lait. La récolte serait bonne ou pas. Cela dépendrait du temps. Le Ciel en déciderait, disait le curé. Comme si Dieu n'avait que ça à faire.

De mes parents, je ne conserve aucun souvenir. J'ai souvent essayé d'imaginer leurs visages... Mon père était grand, costaud et résolu. Il avait des mains puissantes. Ma mère était blonde avec des yeux bleus

comme les miens. Elle avait des traits fins, elle était chaleureuse, aimante. Bien sûr, ces deux personnes n'existaient que dans mon esprit d'enfant. Qui sait à quoi ressemblaient mes géniteurs en vérité? Peu importe, en fait. Mais j'aime croire que la force et la douceur les habitaient.

J'ai grandi auprès d'une femme et d'un homme que j'appelais « ma tante » et « mon oncle ». J'ignore s'ils m'ont aimée, mais ils ont pris soin de moi. Ils sont morts il y a longtemps et la maison au bout de la rivière à la Chasse a brûlé. La terre par contre est encore là. Les champs prennent toute la place maintenant. Les fermiers, accrochés à leurs lopins, encerclent désormais Pekuakami.

Le vent se lève et vient lécher mon visage usé. Le lac s'agite. Je ne suis qu'une vieille qui a trop vécu. Toi au moins, mon lac, ils ne peuvent rien contre toi. Tu es immuable.



PEKUAKAMI

Le sifflet résonne dans l'air tiède, strident, ininterrompu.

Dès que le train entre dans la communauté, il hurle tant qu'il n'en est pas sorti, peu importe l'heure du jour ou de la nuit. Depuis qu'ils ne peuvent plus aller sur leurs territoires de chasse, beaucoup de gens se sont mis à boire. Il est arrivé que certains s'endorment sur les rails. Il y a eu des accidents. Alors les chefs de train ralentissent et actionnent la sirène pour que les Innus dégagent des voies et le laissent poursuivre sa route.

Moi, je préfère l'ignorer. Je me concentre sur le lac devant moi, ses vagues qui mordent le sable et viennent mourir en chuchotant à mes pieds. Ce matin, le vent porte sa bruine, et elle mouille ma peau. Ainsi nous ne faisons qu'un, Pekuakami, le ciel et moi.

J'ai vécu près d'un siècle à ses côtés. J'en connais chaque baie et toutes les rivières qui s'y jettent ou s'en déversent. Son chant couvre le vacarme des chevaux de métal, apaise l'humiliation. Et s'il lui arrive de se fâcher, sa colère finit toujours par passer.

Nous le respections, craignons sa puissance, et personne ne s'aventurait au large, car le vent qui se lève sans prévenir peut engloutir les canots imprudents. Aujourd'hui, il est devenu une sorte de terrain de jeu et, avec leurs gros bateaux à moteur, les humains s'y amusent. Ils ont sali son eau, ils l'ont vidé de ses poissons. Ils le parcourent même à la nage, lui ont donné le nom d'un saint. Ils ne respectent pas sa grandeur.

Pourtant, c'est le seul lac de Nitassinan qu'un regard ne peut traverser. Comme pour l'océan, il faut en imaginer l'autre rive. J'y arrive encore. Quand je ferme les paupières apparaît celle que les anciens appelaient Pelipaukau, la rivière où le sable se déplace. À son embouchure, l'eau semble immobile au milieu de bancs de sable clair tant elle coule avec lenteur, comme si son long voyage depuis les monts Otish là-haut l'avait épuisée.

Les images de ma rencontre avec elle jaillissent et, comme il y a presque cent ans, mon cœur se serre. Toujours. Je me revois sur ce canot avec lui. Nous glissons en silence sur la surface lisse. Je m'apprête à plonger dans un monde dont je ne sais que ce qu'il m'en a dit. Les premiers vertiges sont les plus puissants.

Il n'était guère plus vieux que moi. Mais son regard exprimait déjà une sagesse et une force qui m'ont conquise. Thomas m'a raconté la Péribonka avec cette économie de mots que j'allais apprendre à apprécier. Si sa voix chantante pouvait paraître hésitante par moments, jamais je n'ai vu d'homme plus

sûr de lui. Quand le canot s'est engagé et que sous mes yeux s'est ouverte la Péribonka, mon cœur a bondi.

Aujourd'hui, ils ont construit une ville, mais à l'époque les bancs de sable occupaient tout l'horizon. Comme l'Ashuapmushuan et la Mistassini, la Péribonka ouvrait un chemin vers le nord. Elle nous emmenait jusqu'au territoire de chasse des Siméon.

La douceur de son estuaire était trompeuse. Bientôt les flots se gonfleraient, le courant s'accélélerait, et devant nous se dresseraient des chutes infranchissables qu'il faudrait contourner à pied. Cette rivière possède plusieurs visages.

Au bout du chemin se trouvait le lac effilé que m'avait décrit Thomas, au-delà des montagnes dont les cimes se dessinaient sur l'horizon. À quinze ans, rêver était encore facile. Mais ce que je m'apprêtais à découvrir était plus majestueux que tout ce que j'imaginai.



L'INDIEN

Mon oncle faisait partie de ces hommes qui, chaque jour, se levaient avant l'aube, avalaient un peu de galette, buvaient leur thé brûlant et sortaient travailler leur champ. Court, trapu, il avait un visage usé qui paraissait toujours soucieux. Ses mains immenses, parsemées de taches laissées par les heures passées sous le soleil, montraient les signes d'une vie de dur labeur.

Ma tante nouait ses cheveux déjà gris en une toque qui lui conférait, croyait-elle, un air distingué. Frêle, ses traits émaciés trahissant sa fatigue, elle était pieuse et se dévouait sans compter, puisque Dieu nous avait donné la terre pour que nous en prenions soin, disait-elle.

Vivre à la ferme relève du sacerdoce. Les agriculteurs s'imaginent que leur terre les protège de la sauvagerie. En réalité, elle en fait ses esclaves. Les enfants y travaillent comme les adultes. Je faisais le train le matin avant de partir pour l'école et à mon retour en fin de journée. J'aimais m'occuper des vaches. Je leur parlais en tirant leurs pis. On se comprenait bien, elles et moi. L'été, je les emmenais

au champ. Celui-ci longeait une petite rivière et, au nord, au-delà des collines, on devinait le lac.

Le dimanche, nous allions à l'église de Saint-Prime. Ce n'était à l'époque qu'un simple bâtiment de planches avec des fenêtres de chaque côté et un clocher argenté où l'on gelait l'hiver et où l'on étouffait à la belle saison. Nous n'avions pas de costumes chics à nous mettre, comme certains, mais nos vêtements étaient propres. Par respect pour la maison de Dieu.

J'avais de bonnes notes à l'école, et ma tante aurait aimé que je devienne institutrice. Mais elle et mon oncle n'avaient pas les moyens de m'envoyer à l'école normale. De toute façon, je ne m'imaginai pas m'enfermer au bout d'un rang avec une bande de jeunes sous ma responsabilité. En même temps, je ne me voyais pas non plus épouser le fils d'un fermier de Saint-Prime et élever une famille nombreuse sur une parcelle rocailleuse. L'avenir, je préférais ne pas y penser.

Le village se développait peu à peu. De nouveaux colons s'installaient, attirés par les terres gratuites qu'il fallait cependant défricher. Les paroissiens parlaient de remplacer la petite église par un bâtiment en pierres, plus imposant, muni d'un clocher vertigineux qu'on distinguerait de loin. Le maire évoquait le progrès.

Tous avaient ce mot à la bouche. En réalité, il ne se passait pas grand-chose. Plus d'habitants ne signifiait que plus d'hommes attelés à leurs charrues et de femmes à leurs fourneaux.

Parfois, le soir, une fois ma besogne finie, je regardais le soleil se coucher derrière la forêt. Qu'y avait-il au-delà des arbres ? Qui vivait de l'autre côté du grand lac ? Ce monde différait-il du mien ? Ou n'était-il qu'une succession de villages aussi mornes que le nôtre ? Quand je revenais à la maison, ma tante me grondait.

« Pourquoi rentres-tu si tard, Almanda ? C'est dangereux, la nuit. Tu pourrais tomber sur des sauvages.

— Ben voyons, ma tante. Il n'y a personne ici. Rien à voler. Rien à craindre. »

C'est un de ces soirs où je trayais les vaches dans la lumière tamisée du soleil couchant que je l'ai vu pour la première fois. Nous étions au début de l'été, et un vent chaud balayait les herbes hautes. Un canot est apparu, descendant en silence la rivière à la Chasse. Un homme torse nu, à la peau cuivrée, ramait sans se presser, se laissant pousser par le courant. Il paraissait à peine plus âgé que moi et, de ma position, je pouvais apercevoir qu'au fond de son embarcation d'écorce de bouleau gisaient cinq outardes. Nos regards se sont croisés. Il n'a pas souri. Et je n'ai pas eu peur. Le chasseur a disparu au bout d'un méandre, derrière une colline.

Qui était ce jeune Indien ? Sans doute un vol d'oiseaux l'avait-il attiré jusqu'ici car on n'en voyait jamais dans le coin. J'ai fini de traire les vaches et je suis rentrée par le chemin entre les champs. Le vent dispersait les mouches noires, abondantes à cette période. J'ai fait attention de ne pas renverser de lait. Nous en avons bien besoin, car la pluie avait retardé les

semis. Mon oncle et ma tante s'inquiétaient. Notre vie tenait à si peu de chose.

Le lendemain, le canot est réapparu vers la même heure, encore une fois rempli d'outardes, disposées en éventail. Le garçon aux yeux bridés m'a fixée. Je lui ai fait un signe de la main et il a incliné la tête. Droit dans sa frêle embarcation, il ramait avec assurance, beau dans son silence. Les paumes collées aux pis d'une vache, je l'ai regardé s'éloigner.

Le jour suivant, quand je me suis levée à l'aube, l'image du mystérieux chasseur glissant sur l'eau dans une noblesse de gestes occupait encore mon esprit. Traquait-il ainsi tous les jours des proies? Changeait-il de terrain ou, comme le fermier, cultivait-il toujours le même? Ces questions m'ont travaillée toute la journée pendant que j'aidais ma tante à faire du pain, à préparer les repas, à repriser les vêtements.

Après le souper, armée de mon seau, je me suis dirigée vers les pacages, espérant en secret apercevoir celui qui me paraissait si différent de tous ceux que j'avais connus et que j'imaginai comme une sorte de vagabond se laissant guider par le vent. J'étais jeune, bien entendu. Entourée d'êtres prisonniers de leur terre, je découvrais quelque'un de libre. Cela était donc possible.

Ce soir d'été, quand je suis arrivée au pâturage, il m'attendait, assis sur la clôture, avec la patience de celui qui se moque du temps qui passe. Le vent jouait dans ses cheveux, accentuant son air d'enfant timide. C'est ce que nous étions tous les deux. Il m'a regardée venir vers lui. C'est moi qui ai parlé la première.

« Bonjour. »

Il a répondu d'un signe de la tête, le regard concentré. Savait-il sourire ?

« Quel est ton nom ? »

Il a hésité un instant.

« Thomas Siméon. »

Il avait une voix douce et chantante.

« Moi, c'est Almanda Fortier. »

Il a encore fait un signe de la tête. La solidité et la force qui émanaient de lui contrastaient avec ses manières réservées. Comme si deux personnes vivaient en même temps en lui.

« Tu es venu en canot ? »

— Pas aujourd'hui. »

Il cherchait ses mots.

« Le vent... »

— T'es venu à pied de Pointe-Bleue ? »

Il a opiné de la tête.

« Dis donc, c'est une bonne trotte. »

— Pas tant que ça. »

Il y avait plus de dix kilomètres jusqu'à Pointe-Bleue. Je ne m'imaginai pas parcourir à pied une aussi longue distance. Mais quand le vent souffle comme ce jour-là, personne n'ose s'y aventurer. Il avait dû marcher pour venir me voir. J'ai trouvé ça beau.

Nous avons discuté et, avec pas mal d'efforts, nous sommes arrivés à nous comprendre. Sa gentillesse naturelle m'a tout de suite plu. Thomas m'a expliqué que, l'autre jour, il avait remonté la rivière à la Chasse parce qu'il suivait des outardes.

« Tu aimes l'outarde? »

Je n'en avais jamais mangé.

« Mon oncle ne chasse pas. Il cultive la terre. C'est bon? »

Il a paru confus un instant.

« Ça goûte le poulet? »

Il a haussé les épaules puis ajouté :

« Jamais mangé de poulet. »

Nous avons éclaté de rire.

« Chez toi, c'est Pointe-Bleue? »

— Oui et non. »

Il a dodeliné de la tête, cherchant comment exprimer sa pensée dans ma langue.

« Pointe-Bleue, c'est où nous passons l'été. Et où nous vendons les peaux au magasin de la Baie d'Hudson. Chez moi, c'est là-bas. »

Il a pointé sa main en direction du nord-est.

« Tu habites le lac? »

J'ai éclaté de rire et il s'est rembruni. J'ai eu peur de l'avoir vexé.

« C'est une mauvaise blague. Désolée. »

Cette intensité que je sentais derrière la timidité me troublait.

« Chez nous, a-t-il repris, c'est de l'autre côté de Pekuakami. »

Pekuakami. Je n'avais jamais entendu le lac Saint-Jean être désigné ainsi. J'ai tout de suite aimé ce mot.

« De l'autre côté, il y a la rivière Péribonka et, en haut, un lac qui porte le même nom. Il y a des chutes infranchissables, les Passes-Dangereuses. C'est chez moi. »

Thomas, dans ses mots hésitants, évoquait un monde inconnu. Et l'image de cette rivière impétueuse coulant au milieu de la forêt me fascinait.

Le soir, au souper, j'ai demandé à mon oncle ce qu'il y avait de l'autre côté du lac Saint-Jean.

« Rien. Y a rien là-bas. Juste du bois pis des mouches.

— Tu connais la rivière Péribonka ?

— Je l'ai jamais vue, mais à ce qu'on dit c'est une grande rivière. Y a pas de colons en haut. C'est loin dans les terres.

— Et les Passes-Dangereuses ? Ça te dit quelque chose ? »

Mon oncle a réfléchi un instant, en lissant sa barbe grise.

« Non. Jamais entendu parler. »

Je me suis couchée ce soir-là la tête pleine d'images de la forêt chevauchant les montagnes à l'infini et j'ai cru entendre au loin le grondement des chutes menaçantes.

*

Le lendemain, Thomas a accosté et remonté son embarcation sur la berge. Tenant dans sa main droite un oiseau, il a grimpé la colline d'un pas lent et assuré. Avec lui, rien ne pressait.

« Tiens, *nishk*. Tu pourras dire si t'aimes ça. »

Mon cœur s'est gonflé. Je n'avais jamais reçu de présent.

« Merci, Thomas. C'est vraiment gentil de ta part. Tu n'étais pas obligé. »

Il a souri.

« *Nishk* est en retard cette année. L'hiver a été long. »

J'observais ses traits, son visage ovale aux pommettes saillantes, ses yeux comme des fentes rapprochées qui lui conféraient un regard intense. Sa lèvre inférieure charnue donnait à sa bouche une certaine sensualité. Il était plus grand que moi, avec des épaules larges et solides, des cheveux noirs très denses, une peau lisse et mate.

« Toi? T'as chassé? »

— Non. Je ne sais pas si je pourrais tuer un animal.

— Tu aimes la viande?

— Bien sûr. Je sais. Ça n'a pas de sens.

— Je ne tue jamais par plaisir. Toujours pour manger. »

Il a pris l'outarde dans ses mains et a lissé les plumes ébouriffées.

« *Nishk* donne sa vie. Il faut juste prendre ce dont on a besoin. »

Cette sagesse exprimée en mots simples révélait la bonté et la générosité de Thomas.

Quand je suis rentrée avec l'énorme outarde, ma tante a écarquillé les yeux.

« C'est quoi ça, Manda? »

— Un poulet.

— Où as-tu pris ça, ma fille?

— Je l'ai attrapé en plein vol, avec mes mains.

Comme ça. »

J'ai fait mine de sauter en levant les bras vers les cieux. Ma tante m'a jeté un regard sévère.

« On me l'a donné. »

Elle a posé ses poings sur ses hanches.

« C'est un Indien qui me l'a donné. Ça fait une couple de fois qu'il passe devant le pacage en canot en revenant de la chasse.

— Un Indien t'a donné une outarde ? »

Elle avait monté le ton.

« Ben oui, ma tante, il est gentil. Il en avait plein. Ça va nous changer de la galette. »

Elle a pris l'oiseau, l'a emporté vers la cuisine et a commencé tout de suite à lui retirer ses plumes.

« Tu as raison, Manda. Ton oncle sera content. C'est bon, l'outarde. »

Nous manquions souvent de viande, surtout l'été, alors qu'il fallait la saler et l'entreposer dans des tonneaux pour la conserver. Le cadeau de Thomas tombait bien. Il a répandu un parfum de fête dans notre cabane enfumée. Ni ma tante ni mon oncle ne m'ont posé de questions sur lui.

Au cours des jours suivants, Thomas venait chaque soir au pâturage. Le plus souvent en canot, parfois à pied quand les conditions l'exigeaient. Il me parlait de son pays et moi de la vie au village, de l'école qu'il n'avait jamais fréquentée. Il essayait de m'apprendre quelques mots de sa langue, mais je n'étais pas bonne élève et ça le faisait rire.

Son français ne s'améliorait guère plus que mon innu, mais il m'expliquait avec patience son monde. L'expédition en famille vers le territoire sur la Péribonka, le campement installé pour l'hiver au cœur de la forêt, la trappe et les voyages de chasse au caribou

dans la grande plaine du Nord. Et tout le travail nécessaire pour préserver et entreposer la viande et la peau des bêtes. Il y avait aussi les veillées autour du feu, où les anciens racontaient les légendes qui amusaient et instruisaient les enfants. Enfin, au printemps, avec la fonte des glaces, la descente vers le lac et les retrouvailles avec ceux qui avaient passé comme eux de longs mois dans le bois.

À Saint-Prime, la plupart des gens considéraient les Indiens comme inférieurs. Pourtant, les récits de Thomas décrivaient une existence où le rapport à la terre était différent, une vie aux horizons grands ouverts, et plus il parlait, plus j'avais soif d'air frais.

«J'aimerais voir la rivière Péribonka et ses montagnes, Thomas.

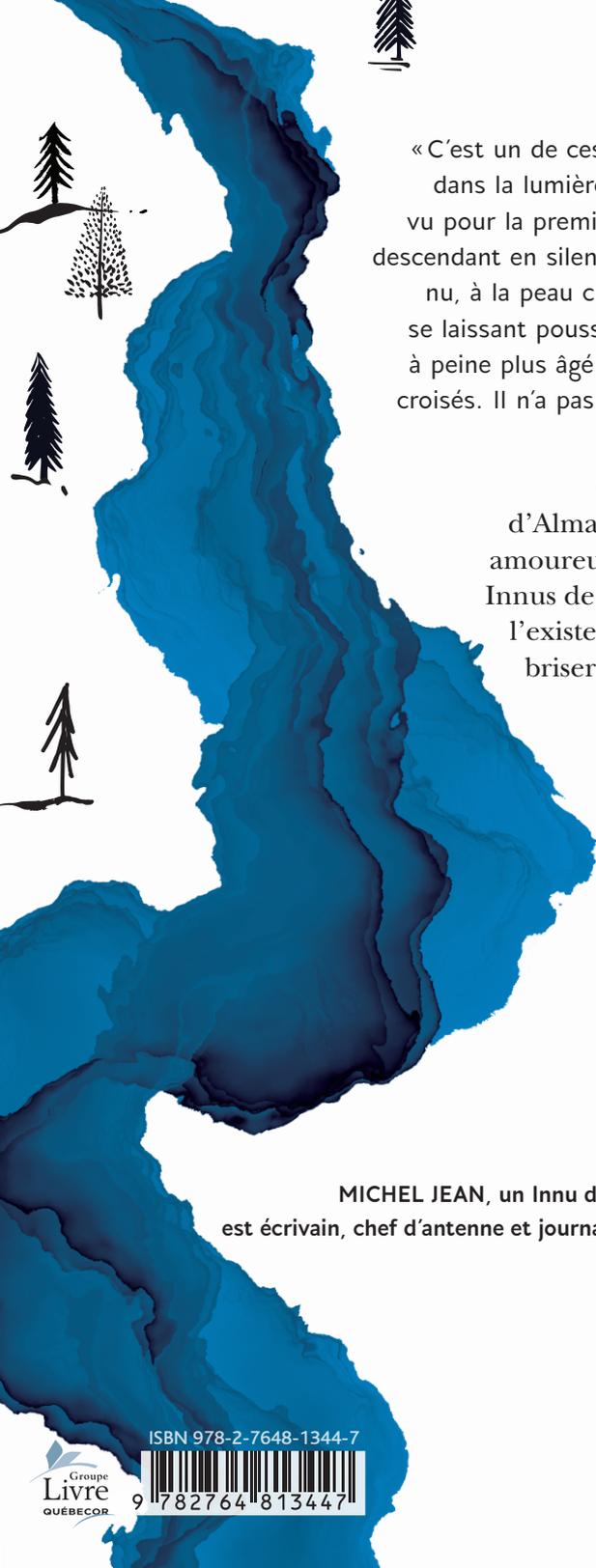
— T'aurais pas peur ?

— Oui, un peu. Mais en même temps...

— J'aimerais que tu viennes, Almanda. En canot, a-t-il dit en pointant le doigt devant lui, chez moi. »

J'ai fixé les yeux de celui qui me demandait de le suivre jusqu'au bout du monde. J'y ai vu la rivière, le lac long et, au milieu, moi et ce jeune homme aux larges épaules et au regard confiant.





« C'est un de ces soirs où je trayais les vaches dans la lumière du soleil couchant que je l'ai vu pour la première fois. Un canot est apparu, descendant en silence la rivière. Un homme torse nu, à la peau cuivrée, ramait sans se presser, se laissant pousser par le courant. Il paraissait à peine plus âgé que moi. Nos regards se sont croisés. Il n'a pas souri. Et je n'ai pas eu peur. »

Ce roman raconte l'histoire d'Almanda Siméon, une orpheline amoureuse qui va partager la vie des Innus de Pekuakami. Elle apprendra l'existence nomade et la langue, et brisera les barrières imposées aux femmes autochtones.

Relaté sur un ton intimiste, le parcours de cette femme exprime l'attachement aux valeurs ancestrales des Innus et le besoin de liberté qu'éprouvent les peuples nomades, encore aujourd'hui.

MICHEL JEAN, un Innu de Mashteuiatsh, est écrivain, chef d'antenne et journaliste d'enquête.



ISBN 978-2-7648-1344-7

Le Groupe
Livre
QUÉBECOR

